

Frac
Franche-Comté

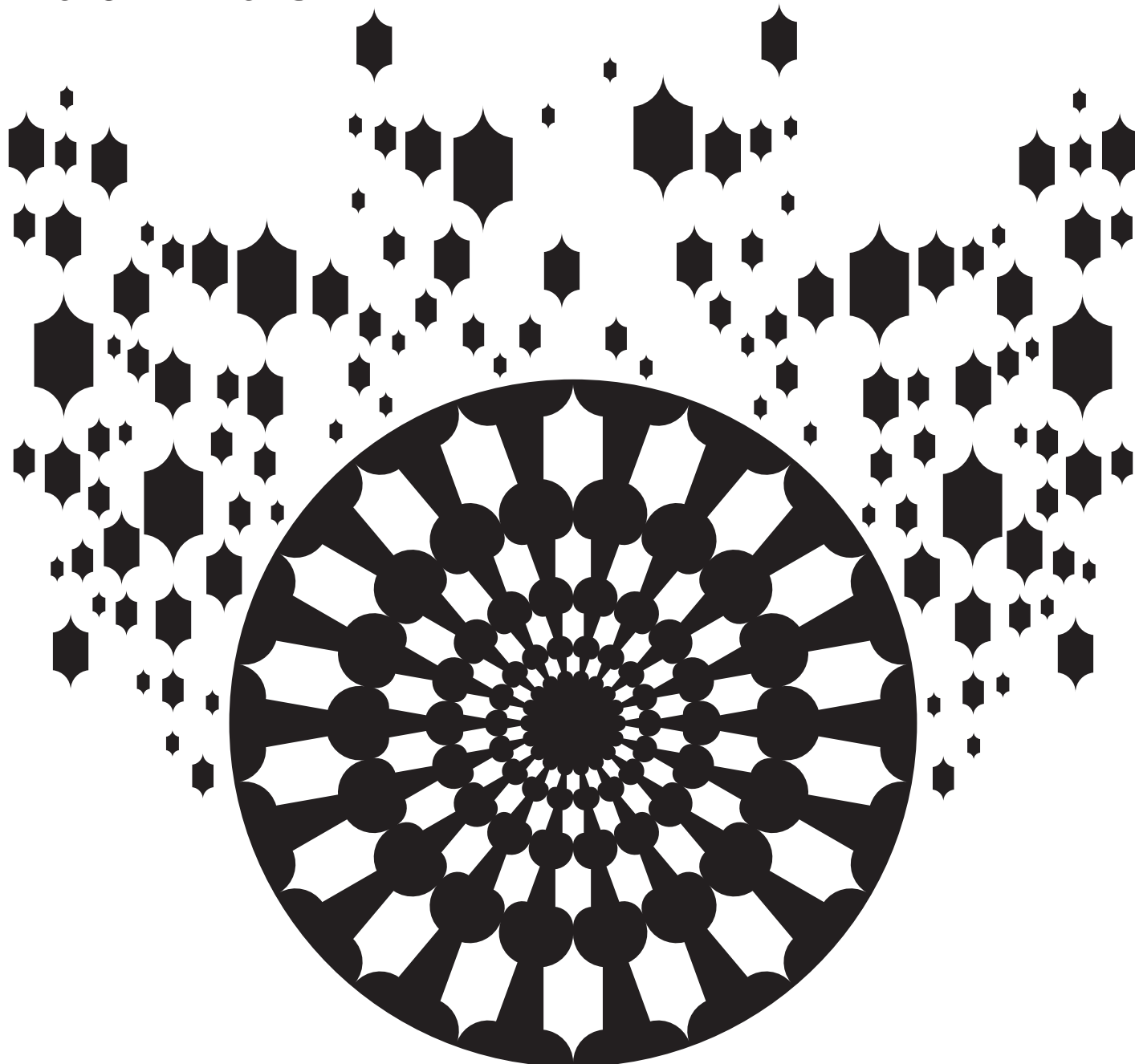
le livret

exposition
du 22 mars
au 24 mai 2026

Hors limite

***Le dessin
dans la collection
du Frac***

livret
en consultation
sur place
—
disponible sur le site
www.frac-franche-comte.fr



plan des expositions

Hors limite Le dessin dans la collection du Frac

salle 1

Philippe Decrauzat
Latifa Echakhch
Esther Ferrer
Tom Johnson
Laura Lamiel
Rainier Lericolais
Angelica Mesiti

salle 2

Žilvinas Kempinas

salle 3

Silvia Bächli
Lise Duclaux
Katie Paterson
Lois Weinberger

salle 4

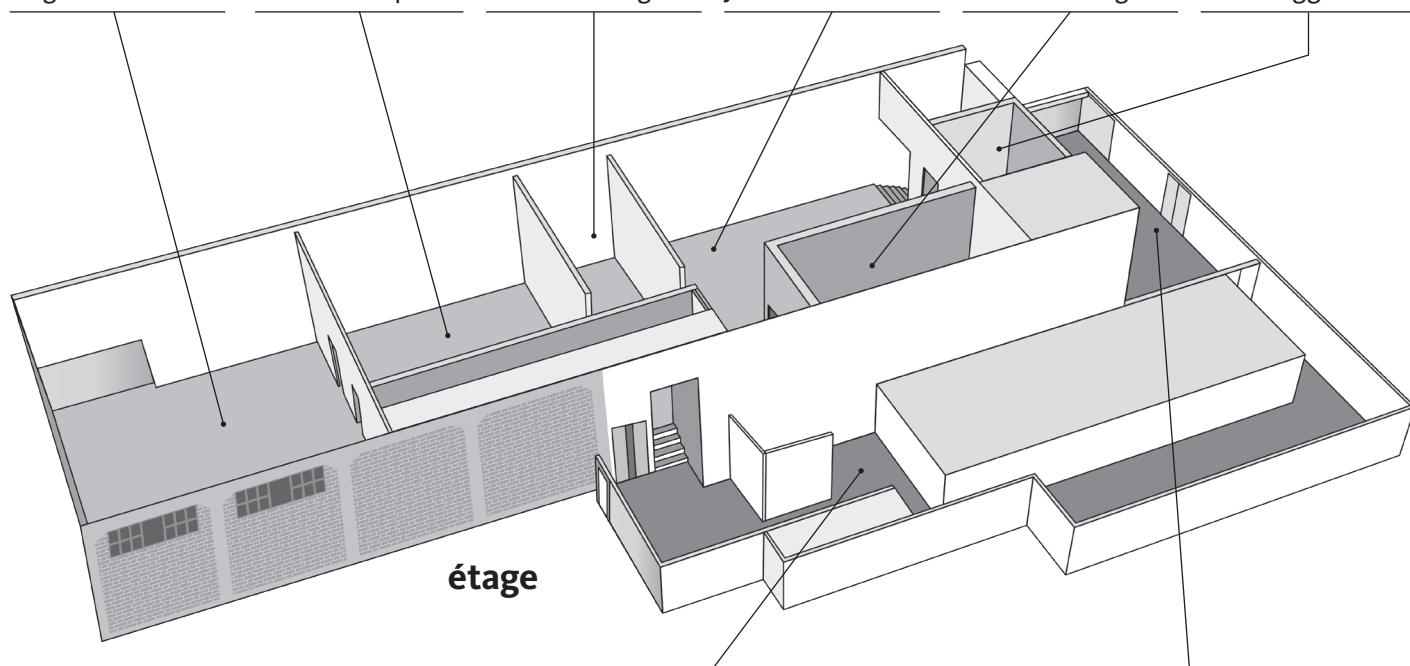
Julien Berthier
Marie Bourget
Robert Breer
G. Collin-Thiébaud
Ernest T.
Sylvie Fanchon
Bertrand Lavier
Louise Lawler
Jean Le Gac

salle 5

Kengo Kuma
Max Neuhaus
Olivier Vadrot
Jacques Vieille
Lois Weinberger

salle 6

Vincent Dulom
Micha Laury
J-C Norman
Laurent Tixador
Neal Beggs



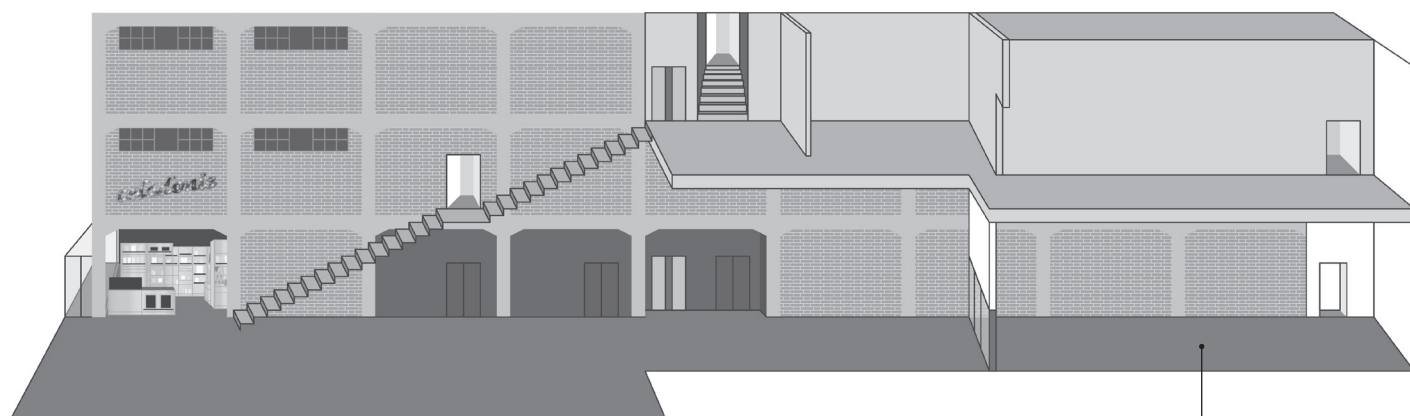
étage

plateforme

Élisabeth Ballet, Au fil de l'image
Carte blanche à Captures Éditions

interstice

Collections mdlx / Frac Franche-Comté
Carte blanche à Michel Delacroix



rez-de-chaussée

salle basse

Géraldine Pastor Lloret
Cette perturbation
Un moment dans l'obscurité

Hors limite

La collection du Frac Franche-Comté compte aujourd'hui près de neuf cents œuvres dont une part importante relevant du dessin au sens traditionnel du terme, à savoir la représentation d'une forme réelle ou imaginaire, figurative ou abstraite, au moyen d'outils graphiques sur un support en deux dimensions, le plus souvent une feuille de papier.

Parmi les œuvres présentées dans cette exposition, et qui répondent à cette définition, figurent notamment celles de Silvia Bächli, de Laura Lamiel, de Lois Weinberger, les partitions de Tom Johnson ou bien encore les dessins préparatoires de Max Neuhaus. Mais le dessin est-il réductible à cette simple définition ? Peut-il outrepasser ces limites ?

À cette question, et à rebours de cette catégorisation muséale, mais aussi des théories développées dans les années 1940-50 par le critique Clément Greenberg, qui prônait de façon radicale la spécificité et l'autoréflexivité de chaque médium, les artistes de l'Arte Povera et du Land art avaient déjà répondu par l'affirmative dès les années 1960, ouvrant ainsi la voie à une pratique du dessin libérée des carcans de la classification.

Au sein de l'exposition, le dessin s'aventure dans l'espace, se fait mouvement, volume, flirte avec la peinture, la vidéo ou la photographie, s'épanouit en installations au côté d'œuvres plus conformes à sa définition première.

L'ensemble dialogue dans un parcours qui traverse **les notions de musique muette, d'épure, d'ondes et de vibrations** [salles 1&2] avec les œuvres de Philippe Decrauzat, Latifa Echakhch, Esther Ferrer, Tom Johnson, Žilvinas Kempinas, Laura Lamiel, Rainier Lericolais, Angelica Mesiti ; **de paysage, d'écologie et de biodiversité** [salle 3] avec les œuvres de Silvia Bächli, Lise Duclaux, Katie Paterson, Lois Weinberger ; **de références populaires et d'humour** [salle 4] avec les œuvres de Julien Berthier, Marie Bourget, Robert Breer, Gérard Collin-Thiébaud, Ernest T., Sylvie Fanchon, Bertrand Lavier, Louise Lawler, Jean Le Gac ; sans oublier **les plans, esquisses, croquis et dessins préparatoires** [salle 5] avec Kengo Kuma, Max Neuhaus, Olivier Vadrot, Jacques Vieille, Lois Weinberger, et enfin les dessins performatifs et performés [salle 6] avec Vincent Dulom, Micha Laury, Jean-Christophe Norman, Laurent Tixador et Neal Beggs.

Par le prisme du dessin, au sens large du terme, l'exposition *Hors limite* propose ainsi la traversée d'une collection, qui interroge elle-même la porosité des disciplines artistiques.

Sylvie Zavatta, directrice du Frac
et commissaire de l'exposition

notices des artistes

rédigées par Raphaël Brunel, Guillaume Lasserre, Vincent Pécoil, Natacha Pugnet, Marie Verry, Sylvie Zavatta



salle 1

Rainier Lericolais

Né en 1970 à Châteauroux
vit et travaille à Paris

Rainier Lericolais utilise des matériaux simples et peu coûteux comme le carton, le papier d'aluminium ou les pages de magazines féminins. Ses œuvres s'amuse de ces matériaux pour mieux en révéler la poésie cachée ou un potentiel plastique inexploité, transformant par exemple de banales photocopies en aquarelles.

Son travail évolue ainsi entre dessin et sculpture, sans que les frontières disciplinaires ne soient toujours clairement identifiables. La musique, qu'il pratique en parallèle en tant que com-

positeur, tient une place de choix dans son approche de plasticien. Il ne réalise pourtant jamais d'œuvres sonores, dont la musicalité ou les vrombissements se répandraient dans l'espace d'exposition, et préfère évoquer le son par une mise en forme sculpturale ou graphique silencieuse. Ce son n'est plus diffusé mais figuré. *Oscillogramme* illustre ainsi la propagation d'une onde sonore, en fonctionnant comme une œuvre cinématique qui nécessite le déplacement du spectateur pour en percevoir l'énergie vibratoire. *Raphaël Brunel*



salle 1

Angelica Mesiti

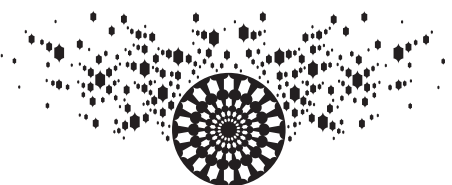
Née en 1976 à Sydney (Australie)
vit et travaille à Paris (France)

Depuis le début de sa carrière dans les années 2000, Angelica Mesiti s'est fait connaître pour ses œuvres mêlant images animées et sons, qui rendent hommage à des formes d'expression individuelles et collectives, allant du langage des signes, des gestes chorégraphiques, du code Morse et du sifflement aux traditions musicales ancestrales, aux percussions corporelles et à la communication entre espèces non humaines.

Cette œuvre en granit est gravée de formes circulaires qui s'entrecroisent et se recourent — une sorte de dissonance dans l'harmonie des anneaux concentriques — évoquant les ondes

sonores, les orbites planétaires ou les ondulations de l'eau, des phénomènes éphémères par nature mais ici sculptés dans la pierre.

« Je souhaitais réaliser un dessin lié à la relation entre l'harmonie et la dissonance, qui pourrait également fonctionner comme une partition musicale graphique. En créant cette œuvre, je pensais également à mon travail *Over the Air and Underground*, où les fleurs tournent constamment et où, dans la séquence finale, on voit une boîte de Pétri remplie de moisissure photographiée sous une lumière UV — un jeu de micro et de macro, comme si l'on regardait le ciel nocturne ».



salle 1

Philippe Decrauzat

Né en 1974 à Lausanne (Suisse)
où il vit et travaille

tion de ses effets optiques, en même temps qu'un jeu savant sur l'histoire de la peinture abstraite des dernières décennies.

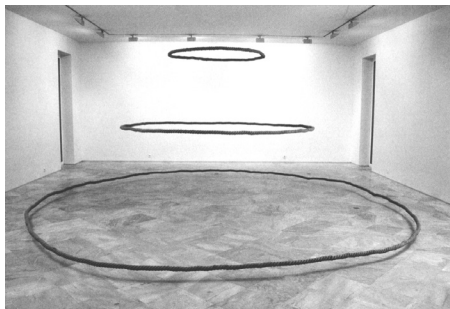
La *Dreamachine* est une machine optique et cinétique mise au point en 1960 par le mathématicien Ian Sommerville [et l'artiste Brion Gysin]. Elle est constituée d'un cylindre ajouré qui tourne autour d'une lumière de manière à produire un « clignotement » stroboscopique sur les paupières fermées du spectateur, et induire des effets optiques hallucinatoires.

Dans les années 1960-1970, des écrivains [et artistes] comme William S. Burroughs et Brion Gysin ont beaucoup expérimenté la machine en ques-

tion, comme un procédé pour créer des effets picturaux à un niveau purement mental, en se passant du support de la toile [...].

Les parties normalement ajourées de la machine se retrouvent figurées en défonce sur la toile, et le motif découpé transposé sur le mur. Par ces deux derniers points, *Round DM Extended* rejoint encore l'univers personnel de Philippe Decrauzat, et son obsession des premières peintures noires de Frank Stella de la fin des années 1950/début des années 1960, pour lesquelles les bandes étaient obtenues en étant laissées en réserve, et pour lesquelles le format de la toile conditionnait le motif (et réciproquement). *Vincent Pécoil*

La toile de Philippe Decrauzat, et son prolongement au mur, constituent à la fois une anamorphose du motif constitutif de la *Dreamachine* et la transposi-



salle 1

Esther Ferrer

Née en 1937 à San Sebastian (Espagne)
vit et travaille à Paris (France)

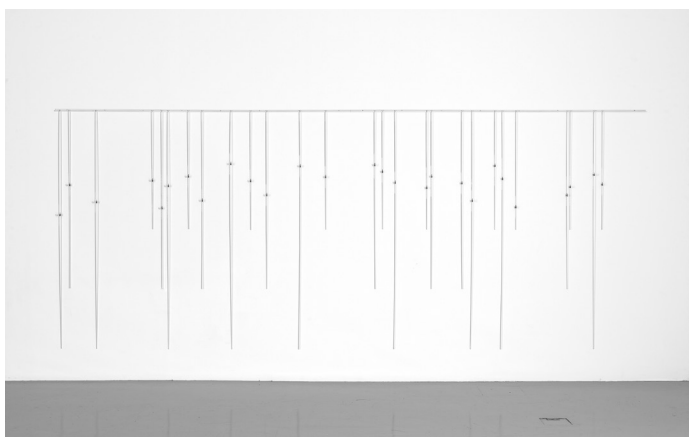
Esther Ferrer est une figure pionnière de l'art performatif et conceptuel. Membre du groupe expérimental ZAJ (proche du mouvement Fluxus) dès les années soixante, elle développe une pratique multidisciplinaire mêlant performance, installation, dessin et photographie.

Silhouettes matérialise une performance originelle décrite dans une « partition » des années soixante : deux personnes (A et B) tiennent une corde tendue ; A pivote au centre tandis que B trace une circonférence en suivant le mouvement. La corde est ensuite raccourcie, de moitié, puis du quart de la longueur initiale, répétant l'action pour créer des cercles concentriques de tailles décroissantes. Toutes les variations sont autorisées, incluant des directions opposées ou des hauteurs variables, soulignant le rôle

du hasard et du corps comme outils de mesure spatiale. L'installation fixe ces traces éphémères en trois cercles statiques, transformant l'action dynamique en objet sculptural. Elle évoque la silhouette humaine absente mais implicite, le corps comme ombre ou contour, et interroge les limites entre présence et vide, mouvement et immobilité.

Esther Ferrer évoque également un souvenir d'enfance lié à cette œuvre : « je suis née en Espagne, à San Sebastian, une ville où la mer est partout. Au port, on pouvait voir les bateaux de pêche qui arrivaient et les marins lancer de loin une grosse corde pour attacher leurs bateaux aux bornes d'amarrage. Cette corde dessinait dans l'air des cercles qui se défaisaient, ça me fascinait. »

Guillaume Lasserre



salle 1

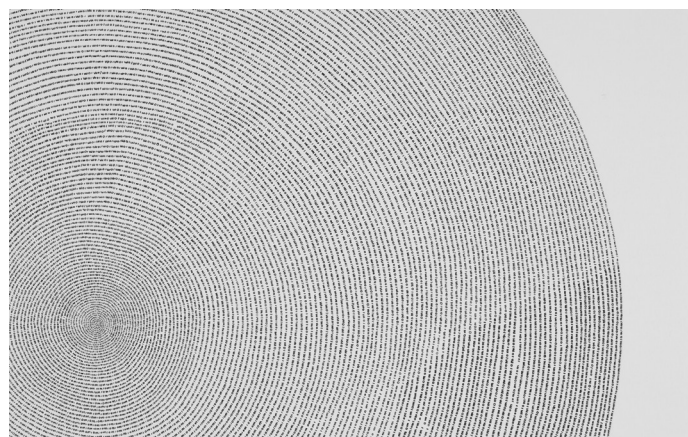
Latifa Echakhch

Née en 1974 à El Khnansa (Maroc),
vit et travaille à Paris (France) et Martigny (Suisse).

Nourrie par ses voyages et sa propre mixité culturelle, Latifa Echakhch propose un travail imprégné d'éléments biographiques. Son œuvre, aux références et symboles multiples, emprunte des formes et directions qui le sont tout autant. À travers ses réalisations, elle pose notamment son regard sur l'histoire (collective ou personnelle) et son évolution. Elle aborde divers thèmes, à l'instar de la géographie, des normes sociales, ou encore de l'idée de culture tout en resituant ces notions dans des contextes politiques ou sociaux.

Intitulée *Morgenlied* (chanson du matin), cette œuvre fait partie d'une série du même nom. Elle est constituée de cimaises, de tiges et de crochets métalliques. Cette installation reprend un système d'accrochage muséal traditionnel. Ici l'artiste se sert de ces tiges et crochets de suspension afin de dessiner au mur une composition linéaire abstraite qui s'apparente à une partition. À travers ce dispositif, on peut percevoir une double absence, celle des peintures qui ne sont pas visibles et celle de la musique qui n'est pas audible. Latifa Echakhch utilise la puissance évocatrice du dispositif en lui-même pour donner à voir et à imaginer ce qui manque.

Sylvie Zavatta



salle 1

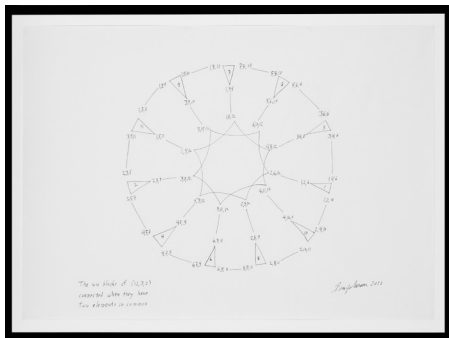
Laura Lamiel

Née en 1943 à Morlaix (France)
vit et travaille à Paris (France)

Si Laura Lamiel est essentiellement connue pour ses installations poétiques prenant la forme d'espaces délimités à l'intérieur desquels des matériaux et des objets chargés de résonances affectives sont agencés selon une logique énigmatique, elle n'a cessé d'entretenir une pratique du dessin tout au long de sa carrière.

Intitulés *3 ans, 3 mois, 3 jours*, en référence à la durée traditionnelle de la retraite que doivent effectuer les aspirants lamas dans le bouddhisme tibétain, ces dessins s'apparentent à des exercices spirituels basés sur la répétition (telle la psalmodie récurrente des syllabes sacrées du mantra bouddhiste Om mani padme hum).

Réalisés dans le cadre d'une recherche commune avec le compositeur Jean-Yves Bosseur, sur l'hypothèse d'un univers construit par des sons méditatifs, les deux dessins de Laura Lamiel suivent un programme régulier. De structure conceptuelle, ceux-ci dévoilent une formule intuitive ouvrant sur une expérience à la fois sensible et mentale. Telle une méditation sur le temps, les deux dessins amènent le regard à se déplacer à travers la surface pour glisser vers l'ailleurs.



salle 1

Tom Johnson

Né en 1939 à Greely (États-Unis)
décédé en 2024 à Paris (France)

Tom Johnson est un compositeur minimaliste, critique musical spécialisé dans l'avant-garde américaine, artiste et théoricien, qui va s'intéresser de près à des suites de nombres entiers.

L'artiste utilise presque exclusivement la gamme à 12 demi-tons, qu'il fait correspondre à des nombres entiers qu'il arrange selon des procédés mathématiques à l'aide de partitions graphiques qui sont de véritables dessins ; les mélodies qu'on entend dans sa musique ne sont donc pas un choix lié aux préférences subjectives du compositeur, elles sont une manifestation esthétique de suites logiques. Tom Johnson veut créer une musique prévisible que l'auditeur pourra anticiper avant même de l'avoir entendue.

La composition de *Clarinet Trio* n'a pu être possible qu'avec l'aide d'un mathématicien. En effet, les mathématiques

qui y sont explorées sont assez complexes : il s'agit d'un domaine que l'on appelle la combinatoire qui consiste en agencements logiques de groupes de nombres ; la décision de faire suivre tel accord par tel autre est prise pour répondre à des problèmes logiques. Par exemple, le compositeur peut décider que chaque accord doit avoir deux notes en commun avec le suivant ou au contraire, que deux accords qui se suivent doivent n'avoir aucune note en commun. Certains procédés sont très complexes et ne sont pas aisés à exprimer selon des propositions verbales ; les dessins sont beaucoup plus parlants. C'est pourquoi leur importance est aussi grande que celle de la musique à entendre, tant au niveau esthétique qu'au niveau de la compréhension du procédé de composition.

Marie Verry



salle 2

Žilvinas Kempinas

Né en 1969 à Plunge (Lituanie),
vit et travaille à New York (États-Unis).

Les œuvres de Žilvinas Kempinas s'inscrivent dans la double tradition de l'esthétique minimaliste et de l'art cinétique. Réalisées avec une grande économie de moyens, elles fonctionnent comme des sculptures animées, dont les mises en mouvement, qu'elles reposent sur des effets optiques, lumineux ou mécaniques, interfèrent avec l'espace d'exposition et le corps du spectateur.

L'artiste utilise de manière récurrente les bandes magnétiques de cassettes audio [et audiovisuelles], moins pour

en révéler le contenu sonore [ou visuel] que pour chorégraphier, à l'aide de ventilateurs, la légèreté presque surnaturelle du matériau.

ooo est ainsi constituée de trois bandes magnétiques mises en boucle, qui prennent vie sous l'action de l'air diffusé par les ventilateurs. L'épure de l'installation cède progressivement la place à la poésie d'une musique muette, dont les mouvements ondulatoires et vibratoires ne cessent d'évoluer dans l'espace et de modifier la perception du spectateur. RB



salle 3

Silvia Bächli

Née à 1956 à Baden (Suisse)
vit et travaille à Bâle (Suisse)
et Paris (France)

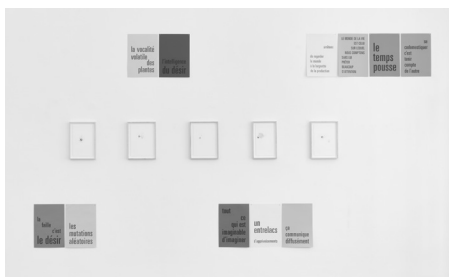
Silvia Bächli pratique le dessin — un médium qu'elle a choisi comme outil principal de recherche artistique — pour saisir, par le détail, des fragments du réel prélevés de son environnement immédiat qu'elle transcrit par des traits épurés, de manière figurative ou abstraite. Le dessin a pour elle des qualités de simplicité et d'immédiateté [...].

Son processus de travail est rythmé par des temps différents : elle dessine librement puis part marcher autour de chez elle, en ville ou dans la nature et revient à son atelier poursuivre le travail. Il y a ainsi un lien entre son cheminement et sa pratique, l'un nourrissant l'autre d'impressions, de sensations, de choses vues et vécues qui sont la source de ses dessins.

De jour en jour, l'artiste accumule ainsi un certain nombre de feuilles puis elle

se livre à une sélection [...]. Un bon dessin, nous dit-elle, est un dessin qui va au-delà de la feuille. Car ses compositions sont effectuées dans la recherche d'un équilibre entre le blanc de la feuille et le trait noir, gris ou plus récemment coloré. Les traits sont posés en fonction des bords du support, partant d'un coin pour aller vers le centre, par exemple.

La feuille de papier est un espace en deux dimensions mais aussi un espace de projection pour l'imaginaire du spectateur. Elle est un espace qui contient et conserve, aussi, le geste de l'artiste [...]. Le corps [...] est ainsi présent dans le trait : ici dans un aplatissement, là dans une ligne courbe ou sinueuse, ailleurs dans un tremblement, on peut lire les vibrations de la main, ses hésitations ou au contraire son engagement. SZ



salle 3

Lise Duclaux

Née en 1970 à Bron (France)

vit et travaille à Bruxelles (Belgique)

En 2021, Lise Duclaux était en résidence à la faculté des Bio-ingénieurs / Earth and Life Institute à l'Université Catholique de Louvain. Elle y a suivi les prémices d'une recherche en écologie végétale sur les pollens des fleurs butinées par les abeilles sauvages [...]. Lise Duclaux préfère utiliser d'autres termes que le mot « sauvage » [...] des termes qui ont une portée plus positive et active. Elle pense que la spontanéité et l'indocilité sont nécessaires à la vie sur terre et à la naissance de nouvelles formes de vie. Les « abeilles indociles », nommées communément « sauvages » ou « solitaires », sont des guêpes devenues végétariennes. Elles se nourrissent de nectar, récoltent du pollen pour leur progéniture et dorment dans les fleurs sans les endommager. Ces abeilles ne produisent pas de miel, sont plutôt

indépendantes, souvent discrètes et ont un grand pouvoir de pollinisation. Certaines font vibrer leur thorax ou leurs ailes à certaines fréquences pour ouvrir les anthères et libérer le pollen, elles apprécient les fleurs solitaires et variées et sont en général adeptes du mélange. Elles entremêlent une relation particulière avec les fleurs en les aidant à faire circuler leurs pollens de l'une à l'autre, d'une espèce à une autre, et par là même à faire voyager les gènes, à répandre de l'information, à permettre l'évolution, l'hybridation, la création de nouvelles espèces. Les plantes développent des formes, des textures, des odeurs, des goûts appréciés des abeilles, et ces dernières les aident à se reproduire, à se déplacer, et les cultivent. Les plantes à fleurs et les abeilles se co-domestiquent à leurs manières.

www.artconnexion.org



salle 3

Lois Weinberger

Né en 1947 à Stams (Autriche)

décédé en 2020 à Vienne (Autriche)

Lois Weinberger, né en Autriche dans une famille de paysans, mêle dans son travail agriculture, botanique, réflexion sociétale et engagement politique. Pour cet artiste, les plantes rudérales (du latin *rudis*: décombres) sont la matière première d'une œuvre qui prend différentes formes: peintures, dessins, photographies, vidéos, sculptures, installations, jardins et interventions dans l'espace public. L'artiste s'attache à glorifier les laissés-pour-compte, les surnuméraires du monde végétal domestiqué par l'homme qui s'affaire à les éradiquer. Ce faisant, il oppose la nécessaire biodiversité à la hiérarchisation et à la sélection des espèces pratiquées par les botanistes. Lois Weinberger, qui se définit

lui-même comme un homme de terrain, se lance au cours des années 1970 dans des travaux ethno-poétiques qui formeront la base de ses recherches artistiques actuelles sur les espaces naturels et artificiels. Avec son travail, il a contribué de façon significative aux débats portant depuis le début des années 1990 sur l'art et la nature. Dans toute son œuvre, Lois Weinberger rappelle que la vie est mouvement et diversité, entropie et transformation, et qu'aucune société ne saurait survivre dans l'immobilisme, le protectionnisme ou l'exaltation de la pureté. Le Frac possède une série de dessins qui participent de cette œuvre hautement métaphorique et poétique nous invitant à ne pas oublier l'envers du paysage. SZ



salle 3

Katie Paterson

Née en 1981 à Glasgow (Royaume-Uni)

vit et travaille à Londres (Royaume-Uni) et à Berlin (Allemagne)

À travers sa pratique artistique, Katie Paterson explore l'univers et son immensité au-delà du visible. La nature, l'écologie, la géologie ou encore la cosmologie sont ses sujets de prédilection. *Future Library (Bibliothèque du futur) 2014-2114* est un projet qui dépasse l'échelle d'une vie humaine et possède une forte dimension poétique tout autant qu'il manifeste un engagement écologiste. En 2014, dans le cadre d'un concours de la ville d'Oslo en Norvège, Katie Paterson a fait planter une forêt dont les arbres seront utilisés dans 100 ans, en 2114, pour l'impression d'une anthologie de livres. Depuis cette plantation, Katie Paterson propose chaque année à un écrivain ou une écrivaine de participer à ce projet

en écrivant un texte manuscrit inédit qui sera imprimé sur le papier obtenu une fois les arbres abattus. Les autrices et auteurs qui ont déjà contribué à ce projet sont: Margaret Atwood, David Mitchell, Sjöfn, Elif Shafak, Han Kang, Karl Ove Knausgård, Ocean Vuong, Tsitsi Dangarembga, Judith Schalansky, Valeria Luiselli, Tommy Orange et Amitav Ghosh. Les manuscrits sont conservés dans un coffre afin que nul ne puisse les lire, pas même l'artiste, avant leur impression. D'ici là, les éditions existent sous forme de « certificats » limités: des dessins représentant les cernes d'un arbre. Tout détenteur de ce document, y compris le Frac, recevra une copie de l'anthologie composée de 100 livres en 2114. SZ



salle 4

Jean Le Gac

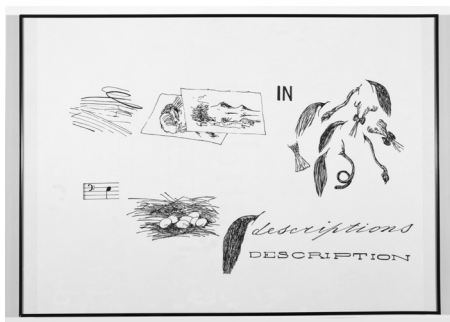
Né en 1936 Alès (Gard, France)
décédé en 2025 Paris (France)

Jean Le Gac est un artiste associé au Narrative Art, courant qui combine photographie et texte dans un retour à

la narration, émergeant dans les années soixante-dix en marge de l'art conceptuel. Il va développer une œuvre autofictionnelle centrée sur « le Peintre », alter ego fictif prénommé Jean, explorant le paradoxe de la création absente à travers des récits tragi-comiques inspirés du roman-photo et du polar. L'œuvre combine éléments picturaux, cinématographiques et sculpturaux, typiques de l'approche narrative et hybride de Jean Le Gac.

L'installation met en scène un paysage peint sur une grande toile libre, évoqué cinématographiquement par un ancien projecteur 9 mm Pathé Baby, posé sur un trépied en amont de la toile. Le dispositif crée un dialogue entre peinture statique et image en mouvement, dans lequel le « paysagiste », alter ego fictif de l'artiste,

variante du « peintre », orchestre une narration dramatique. La toile représente un paysage théâtralisé, tandis que le projecteur suggère une projection absente ou imaginaire, renforçant l'idée d'un « assassinat » métaphorique de la peinture. Les personnages représentés sur la toile sont des figures fictives et anonymes, issues de l'univers narratif autofictionnel de l'artiste. Cette œuvre fait partie de celles avec la figure récurrente du peintre ou du « paysagiste », où Le Gac explore le renoncement à la peinture traditionnelle, en la remplaçant par des récits visuels et textuels. Cette pièce illustre l'évolution de Le Gac vers une pratique interdisciplinaire, influencée par le cinéma amateur et les récits personnels, et s'inscrit dans sa critique ludique de l'art traditionnel. GL



salle 4

Gérard Collin-Thiébaud

Né en 1946 à Lièpvre (France)
vit et travaille à Besançon (France)

Gérard Collin-Thiébaud développe depuis les années soixante-dix une pratique plurielle et labyrinthique, nourrie

par l'histoire de l'art, la philosophie, la littérature et la culture populaire. Proche de l'inframince duchampien, il explore le beau, le joli et le moyen dans des installations, peintures, objets et dispositifs audiovisuels, souvent avec humour et ironie. Son œuvre questionne la perception artistique, les citations historiques et les systèmes de représentation.

L'œuvre présentée est un ensemble de quatre dessins, chacun constituant un rébus visuel. « S.D.F. » fait référence à « sans domicile fixe », suggérant que ces rébus sont « nomades » ou décontextualisés dans l'histoire de l'art, errant sans attache fixe. Les titres des pièces individuelles révèlent les phrases décodées, toutes des citations ou aphorismes sur

l'art, le talent et la création.

Créée en 1994, la série *Les rébus S.D.F.* s'inscrit dans la pratique de Gérard Collin-Thiébaud marquée par le jeu linguistique, les citations artistiques et la réappropriation d'éléments culturels. L'artiste, passionné d'histoire de l'art, utilise les rébus pour déconstruire des discours esthétiques classiques, les rendant accessibles et ironiques à l'aide de puzzles visuels. Elle illustre son approche encyclopédique et ludique, transformant des aphorismes en énigmes nomades qui invitent le spectateur à décoder et à réfléchir sur la nature de l'art. Dans son œuvre, le rébus devient un outil pour « s'élever au-dessus du réel » tout en restant ancré dans le quotidien. GL



salle 4

Ernest T.

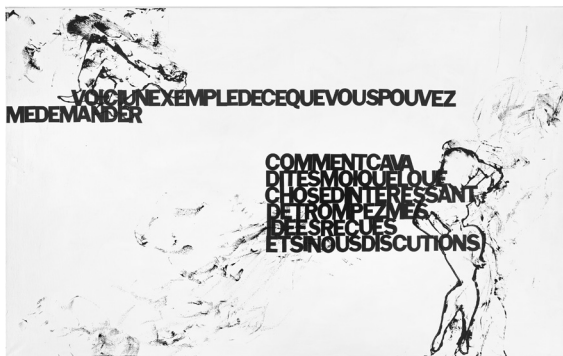
Né en 1943 à Mons (Belgique)
vit et travaille à Paris (France)

L'œuvre [...] consiste en l'agrandissement à l'encre de Chine de l'un de ces

dessins caractéristiques de l'humour « à la française » [...]. Comme dans toutes les réalisations de cette série, la drôlerie supposée des légendes n'a d'égal que la pauvreté d'un graphisme stéréotypé. Ernest T. — l'un des pseudonymes sous lesquels l'artiste réalise une œuvre protéiforme — conserve à dessein ces caractères, car il s'empare de formes et de signes capables de colporter de manière directe, voire caricaturale, des lieux communs sur le monde de l'art autant que sur notre société [...].

En somme, renvoyant à la sottise sous toutes ses formes, l'artiste effectue la critique des aliénations « douces », subies ou acceptées. En retour, l'agrandissement proclame ironiquement la

valeur artistique de ces dessins. Héritier de Picabia, Ernest T. teste les limites de ce qui paraît acceptable en matière d'art. Il nous renvoie à la question du goût, à celle du mauvais goût précisément, qui, on le sait, est toujours celui des autres. Jouant l'idiot, l'artiste nous entretient des comportements de classe. Au fond, il montre l'œuvre non comme une production ou une création singulière, mais pour ce qu'elle est aussi à l'évidence : un signifiant social. Empruntant la voix anonyme de la blague et de l'opinion commune, Ernest T. interroge la relativité des valeurs. Volontiers provocateur, il sème le trouble et le doute quant à ce que nous voyons. *Natasha Pugnet*



salle 4

Sylvie Fanchon

Née en 1953 à Nairobi (Kenya)
décédée en 2023 à Paris (France)

Longtemps Sylvie Fanchon a réalisé des peintures en suivant un protocole strict : économie de moyens, bichromie, planéité, extrême schématisation, touche en aplat visant à la neutralité expressive. Elle représentait des motifs extraits du monde concret, tels des schémas, des plans, des figures empruntées aux BD ou aux dessins animés, des signes issus de l'environnement urbain, et quelques fois des lettres. [...]

Dans cette dernière série de peintures, intitulée « Cortana » et débutée en 2017, les lettres deviennent des phrases. [...] Il s'agit de celles prononcées par la voix synthétique de « Cortana » sur nos ordinateurs, que son développeur, Microsoft, présente comme une « nouvelle assistante personnelle numérique [...] conçue pour vous aider à en faire plus ».

Retranscrites par Sylvie Fanchon, avec des lettres de signalétique basique, neutre, achetée en grande surface, et « caviardées » ou agglutinées pour les rendre difficilement lisibles, les phrases de Cortana sont réduites à de simples formes, à de simples codes à l'égal des plans ou des schémas dont l'artiste s'était emparée au préalable, tout en faisant écho de façon humoristique au langage de l'art conceptuel. Réalisées au pochoir, ces mêmes phrases sont le sujet central des tableaux bichromes de cette série et sont accompagnées de figures empruntées à l'univers de la BD ou à Tex Avery, créateur entre autres des fameux Looney Tune. SZ



salle 4

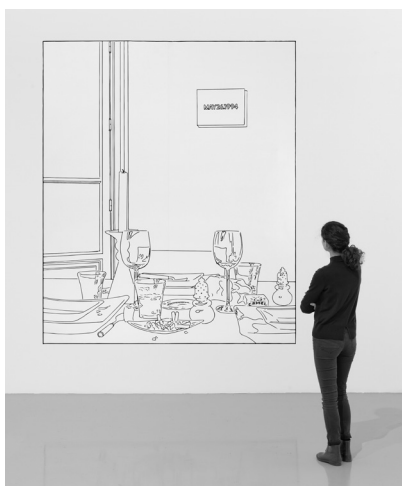
Julien Berthier

Né en 1975 à Besançon (France)
vit et travaille à Aubervilliers (France)

Cette série de dessins de Julien Berthier provient d'un répertoire de projets visant à améliorer notre société. L'artiste s'intéresse à l'aménagement, l'environnement ou encore au milieu du travail. Il questionne notre rapport individuel à ces registres destinés le plus souvent au domaine public et à l'universel.

Les problèmes qu'il soulève sont ceux qui semblent les plus complexes et les plus in-élucidables de notre époque. Pourtant, il n'hésite pas à y répondre par des solutions bien à lui. Grâce au simple pouvoir de persuasion du dessin, il invente des objets mobiles ou plutôt, il engendre des articulations inédites à ces objets qui sont à l'opposé de ceux qu'on définirait comme mobiles.

Face au pessimisme ambiant, Julien Berthier dessine. Il invente par exemple des prothèses au balcon haussmanien pour rétablir l'inégalité causée par la crise immobilière. Le contexte général évoqué par ses dessins pointe du doigt la responsabilité citoyenne de chacun. Dans son œuvre, trône une ambiguïté ou une ironie face à ses utopies sociales. L'absurdité de ses réponses dessinées nous renvoie à l'absurdité du monde actuel. Au premier abord, il semble que nous sommes séduits par une solution, simple et drôle, alors qu'ensuite, face à l'impossibilité de rendre concrète cette idée, nous nous sentons trahis, attirés par notre propre imagination, voire par nos propres idéaux. L'artiste et ses dessins nous laissent devant ce retournement, qui dévoile à juste titre, la gravité du monde.



salle 4

Louise Lawler

Née en 1947 à Bronxville (États-Unis)
vit et travaille à New York (États-Unis)

Imprimé sur un vinyle blanc, *Still Life – candle* (qu'on peut traduire par Nature morte – bougie) participe d'une série dans laquelle l'artiste interprète ses propres photographies dans un style emprunté aux cahiers de coloriage. Louise Lawler a, pour ce faire, délégué la réalisation du dessin à Jon Buler, illustrateur de livres jeunesse.

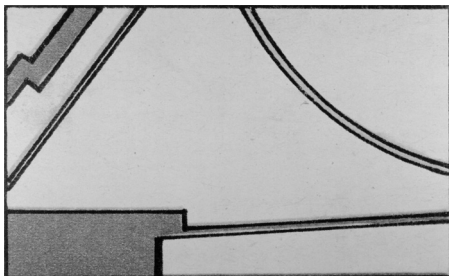
Les œuvres de cette série s'adaptent aux dimensions du mur sur lequel elles sont collées. Ici et plus largement dans tout son travail, Louise Lawler s'attache à faire émerger les codes du monde de l'art et à questionner la notion d'appropriation des œuvres par les collectionneurs et les musées.

La photographie de référence montre une peinture de la série des « date

paintings » de l'artiste conceptuel On Kawara, accrochée au mur d'une salle à manger où subsistent les traces d'un dîner : verres, cendriers pleins, serviettes dépliées.

« Le 4 janvier 1966, On Kawara peint la première de ses *Date Paintings* [Peintures de dates], basées sur un protocole rigoureux : un monochrome d'une couleur foncée (le plus souvent bleu, vert, rouge, marron ou gris) au centre duquel est peinte en blanc la date du jour de réalisation de la toile, dans la langue du pays où l'artiste se trouve à ce moment-là. »* L'ensemble fait songer à une ironique Vanité faisant écho à l'œuvre d'On Kawara qui elle-même s'inscrit dans la filiation du genre. SZ

* www.i-ac.eu



salle 4

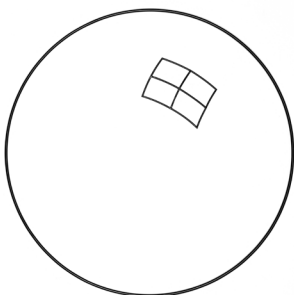
Bertrand Lavier

Né en 1949 à Châtillon-sur-Seine (France)
où il vit et travaille

Bertrand Lavier est un artiste dont l'œuvre sème le trouble, à travers une diversité de détournements. [...] Son travail se joue des clichés et des stéréotypes

sur l'art, frôlant parfois la parodie. Cette idée est au centre de sa série *Walt Disney Productions*, mise en abyme d'une caricature dont l'idée est venue à l'artiste alors qu'il visitait un musée où étaient exposées des peintures ayant pour particularité d'intégrer d'autres peintures dans leur composition. Intrigué par ce procédé, l'artiste va chercher à lui donner forme en allant puiser hors du domaine muséal. Il apprend par le conservateur Didier Semin qu'un épisode entier du *Journal de Mickey* est justement consacré à l'art moderne dont il constitue une parodie. Paru en 1947, « Artistic Thief », republié en français en 1977 sous le titre « Traits très abstraits », montre Mickey et Minnie en visite dans un musée d'art

moderne, le MoMA. L'exposition semble laisser Mickey quelque peu perplexe... Extrayant des cases de la BD les nombreuses œuvres imaginées par Walt Disney, [...] l'artiste les sortira progressivement du domaine de la fiction et leur donnera une échelle conforme aux œuvres exposées dans un musée réel. À travers ces œuvres, ce sont différentes thématiques du travail de Bertrand Lavier qui sont évoquées : la désacralisation de l'œuvre ; les clichés et les stéréotypes autour de l'art ; le rapport entre esthétique populaire et esthétique muséale. Le rapport enfin entre le réel, la fiction et le virtuel qui opère comme un jeu de miroirs, parodiant une parodie en l'élevant au rang de l'œuvre d'art. SZ



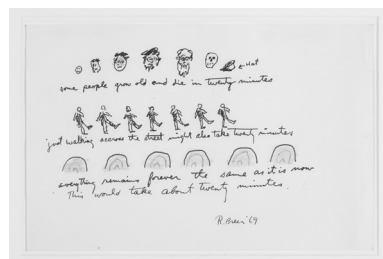
salle 4

Marie Bourget

Née en 1952 à Bourgoin-Jallieu (France)
décédée en 2016 à Lyon (France)

Marie Bourget est une artiste plasticienne dont la pratique s'inscrit dans le renouveau de la sculpture contemporaine des années quatre-vingt. Elle explore avec humour et poésie les interstices dans lesquels se croisent langage, représentation et objets [...]. Influencée par le minimalisme, elle utilise des matériaux simples comme le fer, le bois, le verre ou le papier, et se sert souvent de l'espace environnant de manière graphique, transformant les murs en autant de surfaces d'inscription ou d'écrans de projection. [...] Elle fait partie, avec Jacques Vieille ou Gloria Friedmann, des artistes qui ont réinventé la sculpture en la libérant de tout référent, qu'il soit réel ou abstrait [...]. L'œuvre s'inscrit dans une période où Marie Bourget développe des sculptures explorant les thèmes du langage et de la représentation, souvent avec une dimension ludique et conceptuelle. Le métal peint confère à l'œuvre une apparence lisse et réfléchissante, jouant sur les notions de vide et de plein, de transparence et d'opacité. Elle matérialise un élément immatériel du langage, la parole encapsulée, transformant un motif graphique en objet tridimensionnel.

La Bulle évoque à la fois une forme gonflable et une bulle de dialogue en bande dessinée, soulignant l'humour poétique de l'artiste. Elle interroge la liberté spatiale et linguistique, comme une « bulle » nomade offrant un espace de parole libre. L'œuvre illustre comment la sculpture peut emprunter au graphisme pour subvertir les représentations. « Les œuvres que crée Marie Bourget sont, pourrait-on dire, des dessins solides ou des sculptures graphiques » selon les propos d'Anne Dary, ancienne directrice du Frac. GL



salle 4

Robert Breer

Né en 1926 à Detroit (États-Unis)
décédé en 2011 à Tucson (États-Unis)

Dans les années 1950, Robert Breer réalise des films d'animation et des objets cinétiques qui empruntent aux jouets optiques précurseurs du cinéma — flip-books, thaumatropes et mutoscopes. Ce pionnier du film d'animation expérimental est représenté par plusieurs œuvres dans la collection du Frac notamment une sculpture mobile, *Float* (1970), de 180 cm de hauteur et de diamètre. Cette dernière [...] est un volume blanc doté de petites roues invisibles qui la font paraître comme en apesanteur et d'un système lui permettant de se mouvoir et de changer de direction au contact d'un obstacle. Répliques miniatures de la sculpture *Float*, [...] les petits multiples ont été édités par le Museum of Modern Art de New York à l'occasion de l'exposition universelle d'Osaka en 1970 pour le pavillon américain.

Dans la droite ligne des flip-books et des productions cinématographiques expérimentales de l'artiste, *ATOZ* est un abécédaire (A to Z) haut en couleur [...] jouant sur les sonorités et le rythme. [...] De « Abstract art » à « Zoo » en passant par « Marx » et « Mickey », l'artiste, qui détourne de façon facétieuse une forme pédagogique connue, nous entraîne dans un parcours effréné empli d'humour. Le dessin met en parallèle la question du temps, à l'échelle de la vie humaine, et le mouvement. Le texte peut être traduit ainsi « il y a des gens qui mettent 20 minutes à devenir vieux et à mourir / ça peut aussi prendre 20 minutes de traverser la rue / et là tout reste éternellement identique / ce qui devrait prendre à peu près 20 minutes » où l'on peut se rendre compte de l'amour de l'artiste pour l'humour et le jeu. Le trait libre, la mise en page et la présence du texte rappellent la bande-dessinée. SZ



salle 4

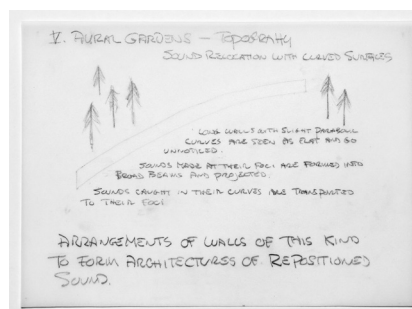
Jacques Vieille

Né en 1948 à Baden-Baden (Allemagne)

vit et travaille à à Labastide-Castel-Amouroux et à Paris (France)

Jacques Vieille développe dès les années quatre-vingt une pratique sculpturale et d'installation minimaliste, souvent modulaire, utilisant des matériaux recyclés ou industriels. Son œuvre explore l'interrelation entre les systèmes naturels et les sociétés humaines, questionnant la séparation cartésienne entre nature et culture, avec une approche écologique intuitive et non pessimiste. Il a réalisé de nombreuses commandes publiques en France et à l'étranger, intégrant l'art dans l'espace urbain ou architectural.

L'installation consiste en un porte-plan (meuble de rangement architectural) qui contient quarante-deux tubes en carton, renfermant chacun un dessin sur calque représentant une installation ou une commande publique réalisée par l'artiste depuis 1978. Tous les plans sont signés, datés et portent le titre du projet architectural concerné, ainsi que la mention « BID ». L'ensemble forme une archive sculpturale dans laquelle le porte-plan industriel devient un objet d'art fonctionnel. [...] Cette pièce hybride, entre sculpture, dessin et archive, met en scène la documentation de l'œuvre passée de Jacques Vieille, [...] pour créer une méta-œuvre : un « musée portable » de sa production, soulignant l'aspect processuel et documentaire de l'art contemporain. Dans le contexte des années 1990, marquées par un intérêt croissant pour l'archive et l'autofiction artistique, *Porte-plan* dialogue avec des pratiques comme celles de Christian Boltanski ou Daniel Buren, mais avec une insistance sur l'écologie et l'interaction nature-culture. *GL*



salle 4

Max Neuhaus

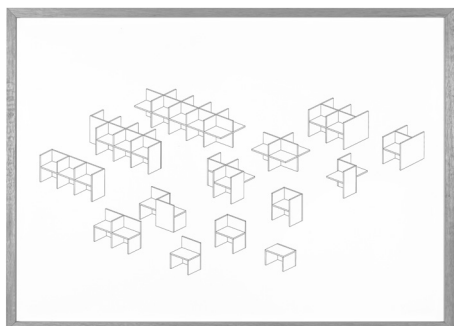
Né en 1939 à Beaumont (États-Unis)

décédé en 2009 à Maratea (Italie)

Max Neuhaus commence sa carrière en tant que percussionniste. [...] Le travail sur le timbre et les matériaux des percussions l'amènera à une décision radicale : celle de se détacher totalement de l'aspect musical du son, et d'utiliser ce dernier exclusivement comme un matériau de sculpture. Il devient ainsi dès les années 1960 l'un des premiers pionniers de l'installation sonore. À quelques rares exceptions près, ses œuvres sont conçues pour des lieux particuliers dont elles ne peuvent être déplacées, ce qui rend la documentation qui les accompagne d'une importance primordiale [...]. Il a ainsi énormément utilisé le dessin pour documenter et préparer techniquement ses installations [...]. Il a également travaillé à des projets d'urbanisme intégrant le son au paysage, qui ne furent jamais réalisés, mais dont les plans qu'il a réalisés demeurent.

À l'origine du projet de « jardins auditifs », il y a la fascination de Max Neuhaus pour la qualité sonore d'une certaine espèce de pins poussant aux Bahamas. Si le son de deux aiguilles qui s'entrechoquent est inaudible, quand il y en a des centaines de milliers, la texture sonore devient saisissante de richesse et de subtilité. Il est donc possible grâce au monde végétal de repousser les limites de l'expérimentation sonore [...].

Five Russians est l'une des rares œuvres sonores de Max Neuhaus à jouer avec des caractéristiques architecturales que l'on peut rencontrer dans des bâtiments différents. [...] C'est une œuvre qui parle de la physicalité du son en général, de sa propension à créer des topographies. Les modules d'assise *Pentélique* ont été conçus par Olivier Vadrot pour cette œuvre. *MV*



salle 5

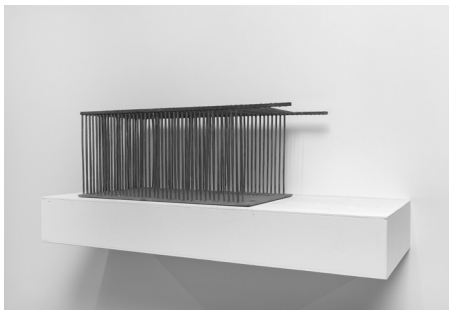
Olivier Vadrot

Né en 1970 à Semur-en-Auxois (France),
vit et travaille à Beaune (France)

Créateur de l'accueil-librairie du Frac Franche-Comté, le *Studiolo*, inauguré en 2018, puis du *Kiosque* installé dans

le hall l'année suivante, Olivier Vadrot est un créateur aux multiples facettes. Invité dans le cadre de l'exposition *Max Feed. Œuvre et héritage de Max Neuhaus* présentée en 2016 au Frac Franche-Comté, Olivier Vadrot a conçu un ensemble de sièges intitulés *Pentélique*. Le Frac conserve le dessin préparatoire ainsi que ce mobilier réalisé en contreplaqué de peuplier inspiré de l'architecture antique grecque. En effet, *Pentélique* est aussi le nom d'une montagne près d'Athènes, connue pour ses carrières de marbre. Au pied de la montagne, sur le site de l'ancienne Ikarion se trouve un très vieux théâtre (VIII^e siècle avant JC) dont il ne subsiste qu'une pente herbeuse et trois trônes de pierre, cassés, incomplets, énigmatiques.

Les projets d'Olivier Vadrot revisitent les architectures du passé, de l'antiquité à Le Corbusier. Ils leur opposent cependant une économie de moyens en privilégiant des matériaux simples voire vernaculaires, des échelles modestes, la légèreté, le nomadisme, le temps court voire l'éphémère. Les propositions d'Olivier Vadrot ont pour finalité le partage, en permettant à leurs utilisateurs de se tenir ensemble, sans préséance spatiale et donc sans domination sociale. Des architectures non autoritaires qui s'inscrivent dans un contexte où les questions de décroissance et d'environnement durable sont au cœur du débat collectif. De mini-architectures en somme qui privilégient des valeurs communautaires en plaçant l'humain au cœur du projet. *SZ*



salle 5

Lois Weinberger

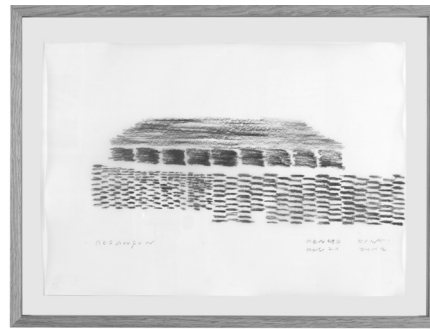
Né en 1947 à Stams (Autriche)

décédé en 2020 à Vienne (Autriche)

En 1991, il conçoit le *Wild Cube*, une cage en acier destinée à accueillir la croissance spontanée d'une végétation laissée libre de toute intervention humaine — une « société rudérale » qui crée une faille dans l'environnement urbain. L'un de ces *Wild Cubes* a intégré la collection du Frac Franche-Comté et est installé de façon pérenne aux abords de la Cité des Arts. [...] Ces plantes indésirables, folles, sauvages, non domestiquées mais envahissantes, dites aussi « mauvaises herbes », qui s'épanouissent sur les friches ou les ruines, Lois Weinberger en tente non seulement la taxinomie mais les prélève aussi, les sème parfois, les laisse pousser dans de rares espaces oubliés de la ville ou leur ménage des espaces protecteurs.

C'est le cas avec *Wild Cube*, pièce pérenne commandée à l'artiste à l'occasion de son exposition personnelle au Frac en 2018. Là, la végétation sauvage semble enfermée, telle des animaux dans un zoo. Mais contrairement à eux, protégée de nous, elle peut s'épanouir au fil du temps. Alors sa vigueur et son énergie volubile, irrépressible, nous donnent l'inquiétante sensation que nous sommes à l'inverse rejetés, exclus de ce havre de vie. SZ

« Il y a un extérieur et un intérieur faisant corps et permettant des passages en fonction du choix des barreaux — une maison qui entoure les êtres vivants de contours infinis. Entourer quelque chose d'une clôture, ce n'est pas délimiter une propriété, ce n'est pas exclure, c'est donner un sens à ce qui est protégé. » Lois Weinberger



salle 5

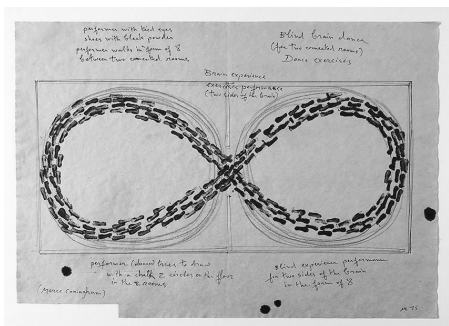
Kengo Kuma

Né en 1954 à Yokohama (Japon)

vit et travaille à Tokyo (Japon)

Kengo Kuma est un architecte de renommée internationale, fondateur de l'agence *Kengo Kuma & Associates* en 1990, avec des bureaux à Tokyo, Paris, Shanghai et Pékin. Formé à l'Université de Tokyo, il prône une architecture humble qui s'intègre à l'environnement naturel et urbain, utilisant notamment le bois et la lumière, influencé par la tradition japonaise.

Le dessin représente la Cité des Arts et de la Culture de Besançon, vue en élévation, capturant l'essence pixélisée et ondulatoire du bâtiment. Le fusain sur papier calque crée un effet de transparence et de légèreté, évoquant la diffusion de la lumière et la fusion avec le paysage fluvial. L'œuvre est minimaliste, avec des lignes fluides et des ombres subtiles, reflétant la philosophie de Kuma où l'architecture « disparaît » dans son contexte. Pour Kengo Kuma : « ce projet est né de la rencontre entre l'eau et la lumière, entre la ville et la nature ». Ce dessin est lié au projet de la Cité des Arts et de la Culture de Besançon (2007-2013), remporté par Kuma en concours et inauguré en 2013. Le bâtiment, situé au bord du Doubs sur une friche industrielle, abrite le Frac Franche-Comté et le Conservatoire. Kengo Kuma a conçu un édifice en résonance avec la nature, comme le montre le toit végétalisé et les façades en aluminium et bois diffusant la lumière, et l'histoire locale, en intégrant un entrepôt ancien. Réalisé en phase finale de construction, le dessin sert de document conceptuel, illustrant les thèmes de fluidité, de temps et d'harmonie environnementale chers à Kuma. GL



salle 6

Micha Laury

Né en 1946 à Rehovot (Israël)

vit et travaille à Paris (France)

Les œuvres de Micha Laury conservées dans la collection du Frac sont des dessins préparatoires à des performances.

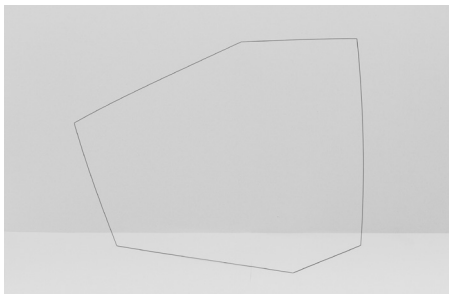
Ils ont été réalisés en 1975, c'est-à-dire un an après que l'artiste ait quitté Israël pour Paris, où il s'installera dans une chambre de bonne exiguë avec pour tout atelier un placard. Il y réalise alors la série de dessins intitulés *Mental performances*, projet où les corps sont placés dans des situations extrêmes, soumis à des contraintes physiques ou mentales à la limite du supportable : perdre l'équilibre du haut d'une échelle de trois mètres, s'allonger et se recouvrir d'une table, faire le poirier sur une chaise, échanger son souffle avec une autre personne jusqu'à l'asphyxie...

Pionnier de la performance en Israël puis à l'international dès le milieu des années 60¹, Micha Laury imagine ainsi des actions qui s'inscrivent en réaction

à la violence dont il fut lui-même victime pendant la guerre et au contexte politique et social de son pays, un pays « né d'un paradoxe – une terre, deux peuples – qui confine à l'enfermement, physique et psychique »². Mais au-delà, son travail qui, autour de la question du corps, peut prendre différentes formes (sculptures, installations...) s'enracine dans une période (les années 60-70) où partout en Occident, en Asie ou dans les pays de l'Est, des artistes réagissaient à leur contexte politique et sociétal respectif. SZ

1. Micha Laury imagine la performance intitulée *Study for Slow exchange intoxication* en 1975 soit deux ans avant que Marina Abramovic et Ulay ne réalisent *Breathing*.

2. Extraits de l'article d'Anne-Lou Vicente pour l'exposition en 2006 à la galerie Laurence Godin.



Vincent Dulom

Né en 1965 à Bagnères-de-Bigorre (France), vit et travaille à Paris (France)

Les œuvres de Vincent Dulom conservées par le Frac sont des dessins qui se

salle 6

déploient dans l'espace. Réalisés en fils d'acier dont les extrémités sont aimantées, directement posés au sol ou présentés sur un socle, ils sont autant des dessins que des sculptures, ils intriguent par leur fragilité et nous amènent à reconsidérer l'espace qui les entoure. Si l'artiste leur donne pour sous-titres la mention «dessins performatifs», c'est que leur mise en forme est déléguée au collectionneur ou à l'institution qui les possède. SZ

«Quelle que soit leur taille, ces dessins [...] n'existent que par la performance qui les fait naître. J'en délègue le geste — tout à la fois ultime et premier. Une fois ces dessins

performés et réalisés, leur installation ne semble pas altérer l'espace dans lequel on les place, au contraire, leur présence renforce la lisibilité de leur environnement. Ils le donnent à voir tout autant qu'ils se donnent à voir. C'est, selon moi, l'origine et le sens même du dessin. Réduits à un trait — que la performance ferme sur lui-même —, ils offrent un seuil au regard pour approcher l'espace qui les entoure. Ce seuil est fragile, à peine perceptible. Qu'une lumière les touche et le regardeur doute de ce qu'il voit. La simplicité du geste et l'économie qui fondent ces dessins en font, en pauvreté et en modestie, un outil d'attention au monde». Vincent Dulom



Jean-Christophe Norman

Né en 1964 Besançon (France)
vit et travaille à Marseille (France)

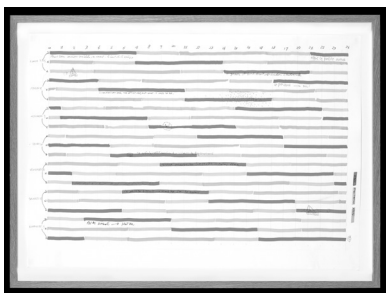
salle 6

Artiste voyageur, [...] Jean-Christophe Norman développe une pratique artistique au cœur de laquelle se côtoient les notions de fiction, de temps, de déplacement, de répétition et de voyage. Son travail prend de multiples formes, telles que la performance, la photographie, le dessin, l'écriture, la vidéo.

Si depuis 2005, la marche et les voyages sont au centre de sa pratique artistique, les prémices de son travail se trouvent sur des feuilles A4. Il y effectua son premier exercice de réécriture en couchant méticuleusement sur le papier le passage du temps, toujours sous la même forme (le jour, le mois, l'année, l'heure, la minute, la seconde), manière simple et directe d'écrire une histoire personnelle mais dénuée de toute anecdote. Son vécu et ses expériences de vie vont changer son rapport au temps,

l'appréhension qu'il a de ce dernier et la manière de vivre son écoulement. Il l'aborde maintenant comme un matériau très concret, au centre de tout. Progressivement, Jean-Christophe Norman va ressentir le besoin de dépasser le cadre de ses feuilles A4 pour aller plus loin. Il dessine alors ses premières lignes sur le sol parisien [...] pour finir par traverser sa première ville (Berlin) en 2005. Dès lors, Jean Christophe Norman ne s'arrêtera plus d'écrire et de marcher.

Crossing New-York une œuvre qui matérialise une performance de l'artiste qui a consisté à traverser la ville de New-York, en écrivant durant un mois, à l'aide de craies blanches, le passage du temps sous la forme d'une ligne allant de Brooklyn jusqu'au nord du Bronx. Un étrange dessin voué à la disparition. SZ



Neal Beggs, Jean-Christophe Norman, Laurent Tixador

NB, né 1959 à Lane (Irlande)
vit et travaille près de Nantes (France)
J-C N, né en 1964 Besançon (France)
vit et travaille à Marseille (France)
LT, né en 1965 à Colmar (France)
vit et travaille à Nantes (France)

salle 6

Planning 3/8 n'est pas la trace d'une performance mais un document préparatoire à une action. [...] Le Frac Franche-Comté a invité, du 6 au 13 mai 2012, les artistes Neal Beggs, Jean-Christophe Norman et Laurent Tixador. Ceux-ci ont réalisé une marche continue durant une semaine entière dans Besançon et ses environs en se relayant au rythme des trois-huit : huit heures de marche, huit heures d'astreinte, huit heures de sommeil selon le rythme défini dans Planning 3/8.

Il s'agit ici d'une performance artistique presque imperceptible se déployant dans un autre temps et s'inscrivant dans d'autres espaces que ceux habituellement dévolus à l'œuvre. Une proposition qui rompt radicalement avec la conception classique de

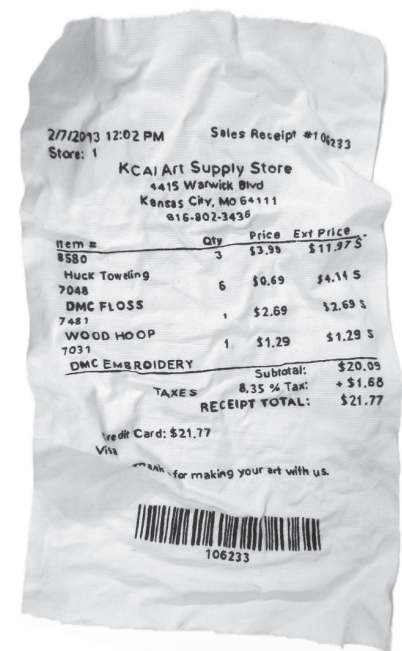
l'art et qui pose problème à l'institution, celle-ci se devant d'inventer de nouvelles méthodes de médiation. En effet, contrairement à d'autres artistes qui investissent l'espace public pour entrer en relation directe avec autrui, Beggs, Norman et Tixador n'entendent pas avec *Les trois huit* s'inscrire dans une pratique relationnelle. Leur intervention commune et ininterrompue pendant huit jours prend jusqu'au risque (partagé avec l'institution) de passer inaperçue.

Pourtant, *Les trois huit* [...] s'inscrit dans l'espace public qu'elle transforme en lieu d'art nous invitant à regarder notre monde autrement. [...] Elle rappelle enfin à sa façon la très belle phrase de Robert Filliou : «l'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art». SZ

Collections mdlx / Frac Franche-Comté

Carte blanche à Michel Delacroix

Avec le projet *Chez Robert*, l'artiste Michel Delacroix, jouait le rôle de galeriste pour questionner le monde de l'art et ses institutions. Il endosse désormais un autre rôle, participant lui aussi à l'économie de l'art : celui de collectionneur d'œuvres qui résonnent avec sa propre démarche artistique. Sa collection personnelle est présentée au Frac en dialogue avec des œuvres de cette collection publique.



Jennifer Boe, Sales Receipt, 2013

Cette exposition aurait pu s'intituler « retour de chez-robert ». Il y a une dizaine d'années, à l'initiative de Sylvie Zavatta, directrice du Frac, j'ai exposé dans ce même lieu le projet *chez-robert*, une galerie expérimentale où j'ai organisé plus de 36 expositions. Il ne s'agissait pas d'une pause dans mon travail d'artiste, mais du prolongement de ma réflexion sur le monde de l'art et ses mécanismes.

Au cours de cette aventure, j'ai rencontré de nombreux artistes dont l'univers me parlait. Les contraintes d'exposition du dispositif *chez-robert* exigeaient une approche différente, la création de formes inattendues. Certaines œuvres, conçues spécifiquement pour ce contexte, m'ont donné envie d'élargir cette expérience et de constituer une collection.

Bien sûr, comme beaucoup d'artistes, je possédais déjà quelques œuvres, acquises par échanges ou dons. Mais ce projet était différent du précédent. Il est né d'une intention précise et réfléchie : réunir un ensemble qui affirme mes choix, puis à terme, les partager.

Les œuvres que j'ai progressivement acquises sont des découvertes faites lors d'expositions, de foires d'art, en galerie ou lors de rencontres avec des artistes. J'ai veillé à ce que ces acquisitions soient guidées par le contenu du propos plutôt que par des affinités personnelles. Certains artistes sont proches de moi, j'en ai rencontré d'autres ponctuellement, et certains, je ne les ai jamais rencontrés.

Cette collection compte actuellement une quarantaine d'œuvres. L'objectif n'est pas l'accumulation, mais plutôt de construire une vision judicieuse et singulière d'un paysage artistique en adéquation avec mes intuitions et mes partis-pris. Les œuvres, généralement de dimensions modestes

et utilisant une palette chromatique limitée, se matérialisent sous la forme d'objets, de dessins et de mini-installations d'une apparente simplicité. On pourrait les qualifier de « néo-conceptuel revisité ». Elles jouent avec les codes établis et regorgent d'une ironie subtile qui interroge les mécanismes d'attribution de valeur qui régissent le monde de l'art. Il ne s'agit pas d'une leçon d'esthétique, mais plutôt d'une perturbation des attentes du spectateur, avec un angle à la fois amusé et profondément réfléchi. Ce travail porte une posture critique à travers un vocabulaire visuel souvent très simple et des formes élémentaires, qui révèlent paradoxalement une complexité conceptuelle stimulante.

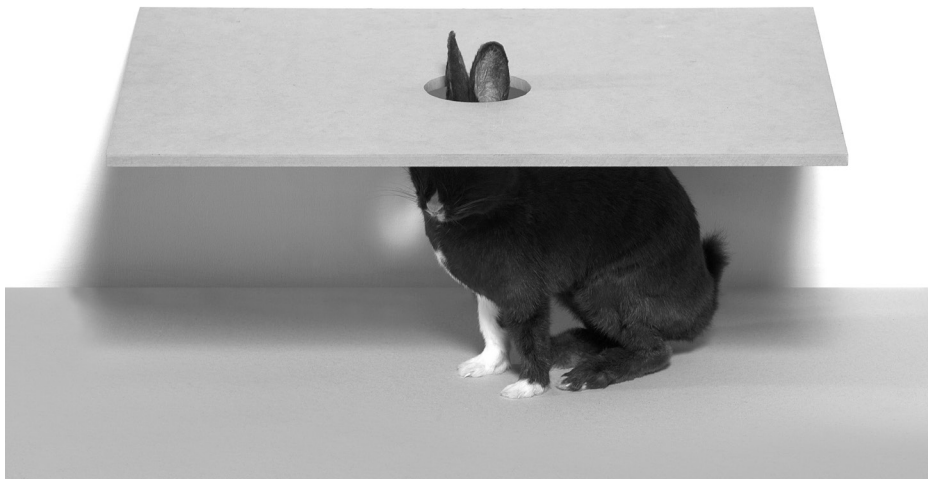
Un paradoxe se dessine dans cet ensemble : d'une part, l'ironie et l'humour sont omniprésents dans de nombreuses pièces ; d'autre part, il y a une ambition de légitimité, celle de s'inscrire dans un chapitre de l'histoire de l'art et de prendre la mesure de son époque. L'humour de certaines œuvres ne se limite pas à une simple fonction comique ; il associe la légèreté au sérieux. Cette ambivalence humoristique souligne la contradiction fondamentale qui habite l'art contemporain : rire de sa propre gravité. C'est en réalité prendre au sérieux ce qui peut sembler des brouilles et leur réinjecter de la valeur, là où elles semblaient en être dépourvues.

Les œuvres de ma collection tout comme celles que j'ai choisies en dialogue dans la collection du Frac Franche-Comté ont en partage d'être simultanément ambitieuses et réjouissantes. Elles jouent sur des correspondances visuelles ou verbales et ouvrent à une réflexion plus large sur la nature même de l'art et de sa réception.

Michel Delacroix, commissaire de l'exposition

Avec les œuvres de :

A Kassen
Fayçal Baghriche
Béatrice Balcou
Julie Béna
Julien Berthier
Jennifer Boe
Hugo Brégeau
Tineke Bruijnzeels
Vincent Carlier
Claude Closky
Béatrice Duport
Jean Dupuy
Ivan Fayard
Esther Ferrer
Vincent Ganivet
Helena Hafemann
Élodie Huet
Takahiro Kudo
Laurent Lacotte
Emmanuelle Leblanc
Stéphanie Lefebvre
Ingrid Luche
Matthieu Martin
François Mazabraud
Nicolas H Muller
Simon Nicaise
Thomas Van Reghem
Yann Sérandour
Sigurdur Arni Sigurdsson
Fabien Souche
Amikam Toren
Louise Vendel



Sigurdur Arni Sigurdsson, *Diplomatie*, 1996



mdlx/michel delacroix

Impliqué dans la création contemporaine à titre individuel ou collectif depuis de nombreuses années, Michel Delacroix a créé et animé, de 2007 à 2015, un espace d'art baptisé « chez-robert » dans lequel 36 expositions ont été organisées. Chacune a été conçue en collaboration étroite avec le ou les artistes concernés.

Cette expérience l'a conforté dans le fait qu'il est nécessaire de créer des configurations inédites pour que surgisse l'inattendu, l'un des critères premiers d'une création pertinente. C'est dans cet esprit que son activité créatrice s'est élargie, à des domaines qui dépassent le rôle stricto sensu de l'artiste pour explorer celui de galeriste, de curateur ou de collectionneur.

Élisabeth Ballet

Au fil de l'image

Carte blanche à Captures Éditions

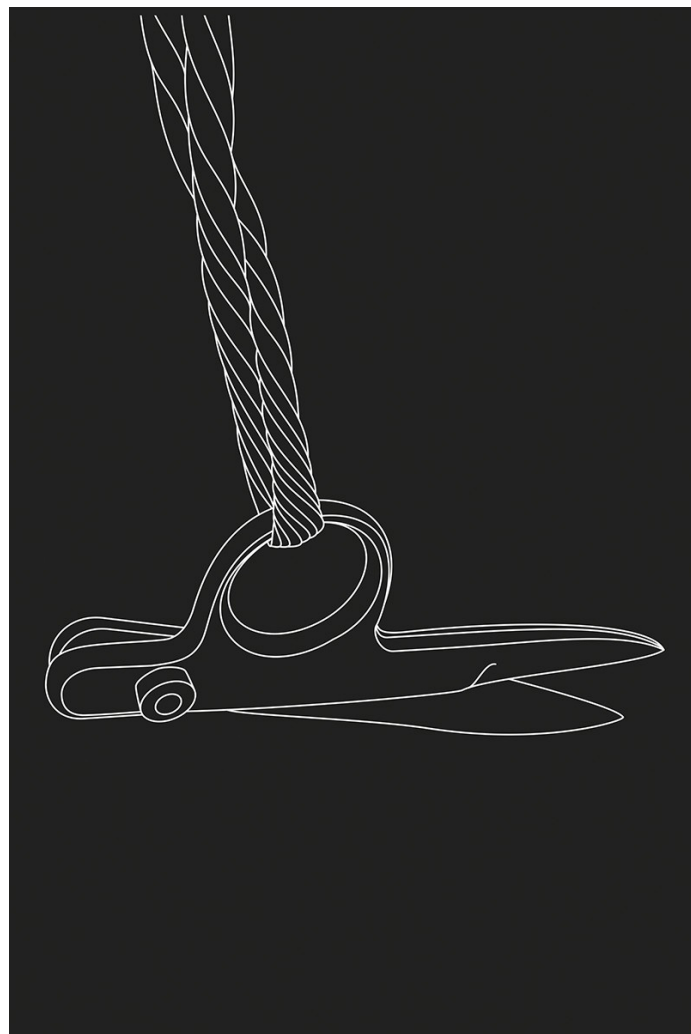
À l'occasion de la parution du livre *Travail à Façon* d'Élisabeth Ballet, le Frac donne carte blanche à *Captures Éditions*, qui présente une sélection de dessins de l'artiste issus de la série *Au fil de l'image*, dont certains sont reproduits dans l'ouvrage. Ces dessins ont été réalisés dans le cadre d'une recherche dans le domaine du textile, à partir de relevés photographiques effectués dans des usines et des ateliers.

Je documente régulièrement ce que j'observe dans les usines que je visite. Je prends une photo pour retenir ce que je vois quand je pénètre dans un atelier de travail, une salle après l'autre. Il y a l'espace, la lumière, les machines, les productions, mais aucune présence humaine. Ces photos sont pour moi des relevés. Elles ne sont pas de bonne qualité, mais je sais dans quel atelier textile chacune a été prise, et ce qu'elle représente. Je ne connais pas avec précision les outils de travail en place, leur mécanique, ce qui m'intéresse c'est le lieu dans son vécu, son intériorité. Ce sont ces traces, ces empreintes, ces vestiges qui vont constituer le matériau de ma recherche.

Quand je passe au dessin, c'est pour prolonger la remémoration des lieux. Je suis un fil conducteur, une méthode pour actualiser les traces. Dessiner me permet de rester longtemps avec l'image, dans l'image. J'organise l'ensemble en une sorte de galerie imaginaire, pour pouvoir rester le plus longtemps possible dans la mémoire des lieux. C'est une façon de sonder un lieu, de m'y retrouver. Mon travail consiste à retenir l'image, en occultant certaines zones. Ce qui est mis en réserve, sous forme d'aplats noirs, ce sont des zones enfouies. Le reste de l'image se dessine selon un fil conducteur qui redéfinit point par point des contours, ce qui génère une sorte de vision intérieure. Chaque image, ordonnée, disposée dans son intériorité initiale, trame son propre schéma, la représentation mentale d'un lieu.

Par un travail de reconstitution, ces images, comme des salles, sont autant d'espaces de mémoire. Une mémoire qui se cherche. Imprimer ces lieux, ces images, c'est faire de tous ces espaces intérieurs un lieu à soi.

Élisabeth Ballet, commissaire de l'exposition



Élisabeth Ballet, *Travail à Façon* (couverture), 2025

Captures Éditions

Créée en 2008 *Captures* a d'abord orienté sa ligne éditoriale vers les livres d'artistes, puis avec la volonté constante de privilégier leur parole, d'autres collections sont nées : monographies et ouvrages collectifs, entretiens, révélant des recherches, des écarts et des débats sur la question de l'art.

Parmi les artistes invité·e·s avec lesquelles une collaboration au long cours a été établie, figurent entre autres William Kentridge, Matt Mullican, Jessica Stockholder, Joëlle Tuerlinckx, Elisabeth Ballet, Alejandra Riera, Michel Aubry, Lefevre Jean-Claude, George Trakas, Francesc Ruiz, Niek van de Steeg.

Les éditions Captures sont installées à Besançon depuis 2022.



Elisabeth Ballet, *SRorange376*, 2022



Elisabeth Ballet

Née en 1957 à Cherbourg (France)

Vit et travaille à Paris (France)

Je m'intéresse à la combinaison de l'abstraction et du sujet pris dans le réel. À partir de ma perception de l'espace, je définis un programme qui règle mes envies et ma manière de travailler.

J'engage mon travail sur les questions du déplacement dans l'espace, sur l'articulation du dehors et du dedans, des mots aux choses, du dessin vers la sculpture, du mur vers le centre, du plan vers le volume et plus généralement d'une œuvre vers l'autre. Les sculptures sont de la pensée en acte, elles sont totalement lisibles (surfaces transparentes, enregistrement de leur environnement) et tiennent le spectateur à distance, c'est-à-dire qu'elles obligent à une déambulation mentale.

Géraldine Pastor Lloret

Cette perturbation

Un moment dans l'obscurité

Tout commence par un livre que découvre Géraldine Pastor Lloret à la Bibliothèque d'étude et de conservation de Besançon, *Le livre des volcans* (Campi Phlegraei, ou observations sur les volcans des Deux Siciles.) Édité par le vulcanologue écossais William Hamilton en 1776, cet ouvrage est illustré par de nombreuses gravures rehaussées à la gouache de l'artiste anglais d'origine italienne, Pietro Fabris.

Cette découverte est le point de départ du voyage que fera l'artiste, décidée à marcher dans les pas de Hamilton et de Fabris, en retournant sur les lieux qu'ils avaient observés à Naples et Pompéi. Il en naîtra un cahier de dessins et l'exposition présentée au Frac.

À ses débuts, Géraldine Pastor Lloret explore le domaine de l'installation avant de privilégier le dessin. Son exposition au Frac semble participer également d'un retour dans le temps en ce qu'elle se présente comme une synthèse de ses différentes pratiques artistiques.

Ici, dans une salle assombrie, cinq feuilles de zinc de deux mètres de haut flottent dans l'espace. Chacune sert de support sur ses deux faces à deux dessins superposés, le premier imprimé sur papier et le second réalisé sur calque. Par stratification, ce dernier semble se creuser, alors que par nos yeux, notre corps est aspiré dans un dédale d'images composites aussi anachroniques qu'étranges. C'est un sombre enchevêtrement de formes et de motifs dessinés au crayon graphite d'où émergent des intérieurs mystérieux évoquant les demeures du XIXe siècle, des chevelures et des papillons qui semblent vouloir fuir, des ciels tourmentés, des drapés rappelant les volutes de fumées volcaniques des gravures de Fabris, des vagues qui voudraient tout engloutir, des montagnes

menaçantes, une silhouette humaine dont on ne devine qu'un incertain profil mais qui déjà se fait rocher, comme pétrifiée dans un univers explosé : la vision d'un violent et lugubre tremblement du monde dont l'œuvre raconte toute entière l'histoire, jusqu'au dernier dessin où se profile un soupçon de printemps.

Au cœur de la tourmente s'entremêlent des images hétéroclites collectées par l'artiste et les réminiscences d'autres œuvres : les gravures d'Édouard Riou, illustrateur des livres de Jules Verne, les estampes d'Hokusai, les peintures ou photographies de Sigmar Polke, ou encore les collages de Max Ernst et les performances de Paul Thek.

Abandonnant ici l'horizontalité du livre qu'elle a toujours privilégiée parce qu'elle la faisait tout autant autrice que lectrice, Géraldine Pastor Lloret redresse ses dessins dans une installation où le livre, que nous sommes conviés à consulter en arpentant l'espace, est désormais à échelle humaine. Un livre sans mots mais tout en narration cependant puisqu'il nous conte l'histoire d'un désastre et d'une renaissance intemporels faisant tout autant écho à l'éruption du Vésuve en 79 apr. J.-C. qu'à l'état de notre monde aujourd'hui et à nos espoirs pour demain.

Sylvie Zavatta, commissaire de l'exposition



Géraldine Pastor Lloret

Née en 1971 à Grenoble (France)

vit et travaille à Besançon (France)

Arrivée en Franche-Comté pour enseigner le dessin à l'Institut Supérieur des Beaux-Arts de Besançon mais sa source est méditerranéenne; de Marseille en passant par la côte d'azur et, plus lointaines, les rives espagnoles au sud.

À Besançon, elle a organisé dernièrement une exposition de dessins avec des étudiant-e-s au Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Besançon; *infiniment* proposait une dérive narrative à travers les collections du musée. Depuis *infiniment* est devenu un projet éditorial consacré aux alumni.

À Marseille, elle a mis en place des col-

laborations spécifiques autour du projet éditorial *Toc*, une revue de dessins. Elle a, de nombreuses années, co-organisé les activités de la galerie *Sol Mur Plafond*, et proposé un programme d'expositions et de résidences à Berlin. Elle a présenté son travail aux Beaux-arts de Paris, à la Villa Arson et à la Station à Nice, au Centre d'art de Pougues-les-eaux, au Centre Régional d'Art Contemporain de Sète, à la Halle Nord à Genève ou encore à la Galerie Parker's Box à New York. Elle a déjà montré son travail au Frac de Franche-Comté dans l'exposition *Syncope et Extases. Vertiges du temps*.

visites & ateliers

Le Frac des tout-petits 10h (durée : 1h)

Un moment adapté aux tout-petits et leur famille à partager ensemble autour du Frac et de ses expositions : un temps d'éveil, de découvertes et d'émerveillements avec des manipulations et des petits jeux sur les matières, les textures, les couleurs, les formes et les sons de l'art d'aujourd'hui.

Vacances de printemps

— mercredi 8 avril 2026
— mercredi 15 avril 2026

gratuit avec le billet d'entrée (accompagnateur-ice-s)
— inscription préalable

Ateliers Touchatou 4-6 ans 14h30 (durée : 1h30)

Conçu pour initier les enfants de 4 à 6 ans aux notions artistiques fondamentales et aux thèmes de l'exposition en cours, l'atelier Touchatou s'organise autour de la découverte ludique des œuvres et de l'expérimentation plastique en atelier. Une véritable pépinière pour les jeunes artistes en herbe !

Vacances de printemps

— mercredi 8 avril 2026
— mercredi 15 avril 2026

6€ — inscription préalable

Ateliers 7-10 ans 14h30 (durée : 2h)

Un parcours amusant à travers les expositions et l'architecture du Frac suivi d'un temps en atelier, où l'accent est mis sur une démarche artistique spécifique.

Vacances de printemps

— jeudi 9 avril 2026
— jeudi 16 avril 2026

6€ — inscription préalable

Ateliers 11-15 ans 14h30 (durée : 2h)

Une formule spéciale pour les jeunes de 11 à 15 ans : une visite discussion dans l'exposition suivie d'expérimentations plastiques en atelier.

Vacances de printemps

— vendredi 10 avril 2026
— vendredi 17 avril 2026

6€ — inscription préalable

Visites-ateliers parents-enfants 15h30 (durée : 1h30)

La visite-atelier réunit petits et grands autour d'un parcours de visite de l'exposition qui se termine par un temps en atelier. Découvertes et créativité vous attendent !

Vacances de printemps

— samedi 11 avril 2026
— samedi 18 avril 2026

gratuit avec le billet d'entrée — inscription préalable



tous les dimanches — 15h (1h30)
Visite : traversée des expositions

gratuit

Un parcours qui permet de découvrir les expositions présentées au Frac, en compagnie d'un médiateur ou d'une médiatrice.

gratuit — inscription à l'accueil le jour même